

Prix ATLAS des lycéens 2023 | Italien

Corrigé proposé par Anaïs Bouteille-Bokobza

Extrait (pp. 109-110) de :
La donna che visse nella città di mare
Daniella Mastrocinque et Marosella Di Francia

Tout d'abord, bravo d'avoir participé. Vous avez fait preuve de créativité en proposant des tournures inventives et parfois élégantes, que j'ai soulignées dans les copies. Chacune et chacun a essayé de respecter le sens sans négliger la cohérence en français, c'est un très bon début. À la fin de ce commentaire, vous trouverez une proposition de traduction.

La plus grande difficulté de ce texte était sans aucun doute la gestion des temps. Par exemple, dès le début, les auteures passent du présent (*discorrono*) au passé (*mi sono chiesta*). C'est étrange mais acceptable en français si on garde la cohérence dans chaque phrase. On ne peut pas dire « je me suis penchée et je vis », mais « je me penchai et je vis » ou « je me suis penchée et j'ai vu ». Et c'est plusieurs fois le cas dans ce court extrait.

Quelques précisions sur le sens de certains passages, qui a posé problème à certaines :

- *Dove fossero i tanti emigranti* : la narratrice se demande où sont toutes les personnes qu'elle a vu monter à Messine. Comme elle est elle-même en 2^e classe, elle ne les a pas croisées depuis le départ.

- *Quelli in risposta che vengono dalla nebbia* : ici il y a une ambiguïté, on ne sait pas s'il s'agit de l'écho ou d'autres navires, mais vu la suite on suppose que ce sont d'autres navires. Il y a eu des cafouillages, mais aussi de jolies propositions (« ceux qui proviennent du brouillard, en réponse »).

- *Anche chi essere* (fin du texte) : D'abord, n'oubliez pas que *anche* signifie « aussi », mais aussi « même », qui me semble plus pertinent dans ce cas. Ensuite, on peut interpréter le *chi essere* comme présent ou futur : qui être / qui on est / qui devenir. Il n'y a pas de bonne réponse, mais il faut veiller à garder la cohérence avec le reste.

Par ailleurs, voici une liste de quelques mots dont le sens n'a pas fait l'unanimité :

- Le plaid est un type particulier de couverture (à carreaux, en laine, inspirée des montagnards écossais), vous pouviez donc laisser « plaids ».

- *Emigranti* : émigrés/émigrants/migrants : les émigrés sont déjà arrivés à destination. Les migrants ou émigrants sont en chemin. Néanmoins, étant donné la connotation très contemporaine de « migrants », pour ma part je préfère « émigrants », qui sonne plus historique.

- *Fagotto* : bagage, baluchon, paquet étaient de bonnes propositions.

- *Ritemprare* : fortifier, revigorer, redonner des forces.

- *Albero* : ici, ce n'est pas un arbre mais le mât du navire.

- *Spruzzi* : littéralement il s'agit de jets, éclaboussures ; sur le navire, on peut traduire par embruns, plus précis. La bruine est une petite pluie fine, acceptable ici.

- *Paurosamente* : de façon inquiétant/qui fait peur, et non de façon peureuse. Idem « craitivement », signifie « qui a peur » et non de « de façon inquiétante ».

- *Subitement* : attention, peu usité en français. Plutôt « soudainement », « tout à coup », « d'un coup », « soudain »...

- *In breve* : signifie « vite » plutôt que « brièvement » et encore moins « en bref ». Les navires se sont dispersés rapidement, mais de façon définitive : il n'y a pas de notion de durée, mais de manière.

Enfin, voici quelques « trucs » de traductrice, qui pourront servir à celles et ceux à qui l'exercice a donné envie de poursuivre dans cette voie :

- *Cominciare a intonare* : attention à « cominciare a », dont l'italien est friand. En français, cela alourdit souvent le texte sans rien apporter. Dans ce cas précis, en plus entonner signifie « commencer à chanter », donc c'est redondant (comme au jour d'aujourd'hui ou monter en haut !).

- *Molti sono scesi* : vous avez traduit par « beaucoup sont descendus », mais en français il est délicat d'utiliser « beaucoup » sans préciser de quoi il s'agit. Beaucoup de gens, d'émigrants, de passagers... au choix !

- *Questo* : Ce/ça/cela. En français, le « ça » est plus familier, il est donc pertinent de commencer les phrases par « cela ».

- Dans l'avant-dernier paragraphe, il y a deux fois le mot *restare* et une fois *rimanere*. En français, cela sonne vraiment trop lourd. Il faut impérativement trouver des synonymes ou des périphrases. Je vous en propose ci-dessous.

- Au dernier paragraphe, « *Se fossi sola...* », un certain nombre d'entre vous ont employé le TU générique (« si tu te retrouvais seule sur le bateau »). Outre le fait qu'il n'était pas dans la VO, le français le supporte beaucoup moins bien que l'italien, généralement.

- Dernière chose : quand une phrase est trop longue, ou que vous n'arrivez pas à trouver de tournure satisfaisante, n'hésitez pas à la couper en deux. Le français supporte moins bien que l'italien les phrases très longues.

Enfin, voici une suggestion de traduction. Cette version ne constitue en aucun cas « la bonne réponse », d'ailleurs je laisse parfois plusieurs propositions afin de vous montrer que tout est question de sensibilité.

Encore une fois, bravo à toutes et à tous !

Sur les chaises-longues, (au chaud) sous leurs/les plaids, les passagers discutent/conversent avec familiarité, comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Je me suis demandé où étaient tous les émigrants du bateau. Puis je me suis penchée vers le pont de troisième classe et je les ai vus. Ils étaient tous là, entassés les uns sur les autres, assis où ils pouvaient avec leur baluchon. Personne ne regardait la mer.

Quelqu'un a entonné une chanson en dialecte napolitain, d'autres voix se sont jointes à la sienne et peu à peu un chœur nostalgique s'est élevé. J'en ai eu la gorge nouée.

La côte était enveloppée dans le brouillard, le vent et les embruns empêchaient de s'approcher du parapet. Quand l'odeur de la mer m'assaille, je la savoure pleinement. Elle me revigore. De nombreux passagers sont descendus par l'escalier métallique, inquiets du sifflement lugubre émis par le navire, ou de ceux qui sourdent du brouillard/ou de ceux que le brouillard renvoie, en réponse.

Soudain, les conversations se sont interrompues. Le bateau semblait avoir du mal à avancer et, en levant la tête/regardant en haut, j'ai vu le mât osciller dangereusement. Le vent traversait les mailles de mon châle. Et là, sur notre gauche, nous avons vu une (portion de) côte : sans doute le Maroc. Mais elle a disparu immédiatement, engloutie par la brume. Puis le ciel s'est éclairci, la côte africaine a réapparu, très proche, aussi proche que si on traversait/dans le détroit de Messine.

Au bout d'un moment, nous avons laissé la terre derrière nous et il n'est resté que la mer, sillonnée par de nombreux navires qui se sont vite dispersés puis réduits à un petit point à l'horizon. L'océan et le ciel se confondaient à perte de vue. J'ai eu l'impression de ne plus appartenir à rien, à aucun lieu, comme si le poids de ma vie était resté de l'autre côté du détroit.

Il y a une sorte d'ébriété/d'ivresse dans tout ceci, la liberté absolue, sans passé ni futur. Mais qu'en faire, de cette liberté ? Si j'étais seule sur ce navire, où irais-je, où dirigerais-je le gouvernail ? L'angoisse du manque de limites, quand on peut tout choisir, même qui (on veut) être/devenir.